

BERNARD PALISSY

L'ouvrier génial

par Jean Guéhenno

Jean Guéhenno nous fait l'amitié de nous offrir la primeur de cet essai sur Bernard Palissy, l'autodidacte et génial ouvrier qui se fit une place de choix parmi les princes de la pensée.

Au moment où l'on parle de la promotion ouvrière, et où les problèmes d'éducation s'imposent au premier plan parmi nos actuels soucis de militants, nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs cette captivante étude de l'auteur de Caliban parle.

L'histoire des hommes est à suivre sur plusieurs lignes peut-être. Il y a la ligne de Prométhée, la ligne des voleurs de feu, une tradition de pensée théorique et abstraite. Il y a aussi une ligne d'Hercule. Sur ce chemin s'évertuent des hommes qui n'ont jamais connu que la terre, ne doivent rien qu'à eux-mêmes et paraissent avoir pensé, autant qu'avec leur tête, avec leurs mains. La première ligne est la plus facile à suivre. Diderot remarquait avec malice qu'« les arts libéraux se sont assez chantés eux-mêmes ». Les émules de Prométhée savent le plus souvent parler de leurs découvertes et les historiens recueillent leurs paroles. Mais les tâcherons d'Hercule travaillent dans un grand silence et nous jouissons du monde qu'ils transforment et arrangent patiemment pour nous sans seulement connaître leurs noms. C'est une rare chance quand l'un d'eux n'a pas été trop malhabile à parler de soi et de son métier et nous a raconté ses tourments. C'est ce qu'a pu faire Palissy et qui donne tant de prix à son témoignage. J'ai relu ces jours-ci ses « recettes », ses « devis » et ses « discours ». Qu'il est dommage que la langue en soit ancienne et parfois difficile ! Je ne sais pas lire où un homme de métier préoccupé de culture puisse mieux prendre confiance en lui-même et conscience de ce que, seul et sans maîtres, il peut pour sa grandeur et son perfectionnement.

Dans ce seizième siècle qui vit la victoire du livre, de l'abstraction et de la théorie, Bernard Palissy connut peu de livres, dédaigna l'abstraction et déclara la guerre à la théorie. L'esprit du siècle pourtant était en lui, aussi bien qu'en Rabelais ou Montaigne, et l'on n'a pas tort de faire à cet ouvrier une place entre ces princes. Montaigne consigne dans ses « Essais » l'histoire de sa pensée, et aucune histoire n'a plus grande portée. Elle domine tous les temps, cette statue qu'il a dressé d'un homme à deux visages, l'un tourné vers le passé et où se reflète la sagesse antique, creusé des rides de tout ce que les hommes avaient déjà pensé ou fait, l'autre tendu vers l'avenir et comme éclairé du pressentiment de tout ce que les hommes doivent penser et faire encore. Mais l'histoire de Bernard Palissy n'est pas moins émouvante. C'est un drame éternel que celui des autodidactes sans ancêtres et sans traditions, qui, écartés de toute culture par le hasard, retrouvent à eux seuls les principes de l'art et de la science, en qui, à chaque instant, la pensée humaine semble prendre d'elle-même son mouvement. La pensée, si pleine de ruse dans le cas d'un Montaigne, ne se distingue guère ici d'une passion.

On la sent tenir à l'être de l'homme et rien n'autorise davantage l'espérance que le spectacle de cette force brute et pure.

La mémoire nationale, encombrée, ingrate et confuse, s'en tire aux moindres frais. Elle a réduit la vie et l'effort de Bernard Palissy à n'être que la matière d'une image d'Épinal faussement édifiante. Un vieil homme obsédé, obstiné et un peu fou, à la recherche d'une sorte d'absolu, l'émail blanc, jette au feu de son four, pour la découverte, tout ce qui lui tombe sous la main, les planchers, les meubles de sa maison, avec une frénésie exemplaire. C'est l'image de la persévérance. On a pu la voir récemment sur tous les murs de nos villes et de nos villages. L'hypocrisie de l'ordre moral ne pouvait manquer de l'utiliser. L'état le plus édifiant qu'on eût vu en France depuis longtemps promettait le gros lot, s'ils étaient aussi persévérants que le vieux maître Bernard et consentaient

assez longtemps à perdre, à tous les joueurs de la Loterie nationale. Pauvre vieux religionnaire qui ne croyait qu'à Dieu, au travail et à la vertu, voilà bien le sérieux et la moralité de l'histoire. Les dernières pages de son histoire de la Renaissance, Michelet les a consacrées à Bernard Palissy comme au héros même d'une pareille époque, et « pour la bénédiction de son propre livre », écrit-il. Quelques lignes lui suffisent pour ressusciter la vie étrange de cet artisan dans le palais de Catherine de Médicis. « Un mot seulement, dit-il, pour son séjour dans les Tuileries. Ce sont de ces spectacles où Dieu s'amuse que ce bonhomme, ce saint, ait été logé au palais de la Saint-Barthélémy, par Catherine, dans sa ménagerie, avec ses bêtes, oiseaux, poissons, à côté de l'astrologue et du parfumeur trop connu. Elle prenait plaisir à voir Palissy orner ses vases de plantes d'un vert pâle où couraient des serpents. » Et un peu plus loin : « Ce pauvre homme, méprisé, jeté à la voirie avec les chiens, n'en commande pas moins le vrai nouveau monde. Il termine le XVI^e siècle et le dépasse. Par lui nous passons de ceux qui devinèrent la nature à ceux qui la refirent, des découvreurs aux inventeurs, créateurs et fabricateurs. De lui est cette parole : La nature, la grand ouvrière ; l'homme ouvrier comme elle. » — Non, non, le XVI^e siècle n'a pas été perdu, puisqu'il finit par un tel mot? Combien nous voilà loin de l'imitation monastique, froide et stérile. La chaude imitation dont il s'agit ici, c'est le prolongement de la création. » Il ne reste guère à dire après cet admirable résumé. Il n'était qu'un artisan, un « ouvrier de terre », c'est à dire de l'art de terre, un « tarracien ». le plus grand titre auquel il ait pu prétendre est celui « d'inventeur des figulines rustiques du roi ». Tout ce qu'il sait, il l'a appris tout seul, à grand peine, « avec les dents ». Il avait été d'abord peintre verrier, mais la verrerie n'ayant plus grande requête, il s'était fait arpenteur et géomètre et « tirait des portraits des champs », servait d'expert dans les procès. C'est ainsi qu'il gagna sa vie presque tout le temps, qu'il passa en Saintonge presque trente ans. Il avait femme et enfants, et la vie était dure. Un jour il tint entre ses mains une coupe émaillée d'Italie et il eut la révélation de l'art, il n'eut plus de repos qu'il n'eût trouvé de quoi une telle merveille était faite. La légende n'a retenu de sa vie que cette seule aventure. Mais les « rustiques figulines » n'ont que l'importance d'un moment dans l'histoire d'une technique et Bernard Palissy est un bien autre homme que l'inventeur des émaux. C'est un « philosophe naturel », comme on disait en temps-là. C'était, au vrai, une forte tête populaire, sensible, tout inculte qu'elle était, à tout ce qui se passait de grand autour d'elle, à tous ces souffles de renouveau qui changeaient alors toutes choses dans la conscience des hommes, l'art, la science, la nature et Dieu même.

Résistance Ouvrière, n°19, 29 mars 1945

II. — *L'artisan et l'apôtre*

Sur les commencements de l'Église réformée, nous n'avons guère de témoignage plus émouvant que le sien. Il vit, comme toujours, seulement ce qu'il a vu, dans les pays d'Aunis, de Guyenne et de Saintonge, et l'on entrevoit à travers ses demi-confidences qu'il ne put lui suffire d'embrasser la foi nouvelle : il la prêcha. Il était de la noble espèce des meneurs. « Il y eut, écrit-il, un certain artisan, pauvre et indigent à merveille, lequel avait un si grand désir de l'avancement de l'Évangile qu'il le démontra chaque jour à un autre artisan aussi pauvre que lui et d'aussi peu de savoir, car tous deux n'en savaient guère : toutefois le premier remontra à l'autre que s'il voulait employer à faire quelque sorte d'exhortation, ce serait la cause d'un grand fruit ; et combien que le second se sentait totalement dénué de savoir, cela lui donna courage ; et quelques jours après, il assembla un dimanche au matin neuf ou dix personnes et parce qu'il était mal instruit aux lettres, il avait tiré quelques passages du vieux et nouveau Testament, les ayant mis par écrit. Et quand ils furent assemblés, il leur lisait les passages ou autorités, en disant : « Qu'un chacun selon ce qu'il a reçu de dons, qu'il faut qu'il les distribue aux autres, et que tout arbre qui ne fera point de fruit sera coupé et jeté au feu. » Aussi il lisait une autre autorité prise au Deutéronome, là où il est dit : « Vous annoncerez ma loi, en allant, en venant, en buvant, en mangeant, en vous couchant et étant assis dans la voie. » Cet artisan, ce meneur, cet apôtre, c'était lui.

De l'autodidacte, il avait les qualités et les défauts, l'inépuisable ardeur mais aussi l'orgueil méfiant. Plein de hargne à l'égard des pédants, de tous les hommes de culture régulière et traditionnelle, il est encore plus fier de ne savoir pas ce qu'il ne sait pas que de savoir ce qu'il sait. Il se vante de ne savoir pas le latin, mais seulement « la langue que sa mère lui apprise ». « Je ne suis, proclame-t-il, ni Grec, ni Hébreu, ni poète, ni Rhétoricien, mais un simple artisan bien pauvrement instruite aux lettres. J'aime mieux dire la vérité en mon langage rustique que mensonger en un langage théorique. » Son tourment, c'est la vérité. C'est pour elle qu'il se bat, rogne tranchant, trop convaincu qu'il la détient seul et contre tous, parce que c'est seul et contre tous qu'il l'a conquise. Mais, sans nul doute, elle est en lui la « foi profonde » dont parlait Rabelais. Même ses ouvrages naïfs aideraient mieux peut-être que les œuvres de telles têtes plus savantes où les contradictions commençaient déjà de se faire jour et rompaient l'unité. Elle fait battre son cœur comme elle soulève le monde autour de lui et fait reflourir le temps. Les passions de Michelet sur ce point l'ont trompé peut-être. La science d'un Palissy ne contredisait pas encore sa foi. Il pense comme il croit, comme il vit et comme il respire. Cela ne fait pas plus de difficulté. Sa pensée est proprement son travail d'homme, inévitable et glorieux, celui-là même pour lequel Dieu l'a fait. Au bas du seul portait qu'on ait de lui, on peut lire cette maxime que le peintre d'ailleurs a empruntée à ses ouvrages : « Nulle nature ne peut produire son fruit sans extrême travail, voire et douleur. » Il s'est soumis à cet extrême travail pour parvenir à la perfection de son être, bien sûr, faisant cela, de rester dans l'intimité de Dieu. Car chercher les secrets de Dieu n'est encore qu'une manière de vivre plus près de lui. Telle était la foi profonde, l'espérance d'une vie forte, héroïque et confiante.

Nulle vie plus grave, plus volontairement responsable. Il écrit pour les mêmes raisons qu'il avait de prêcher, toujours pour le service des hommes. « C'est, explique-t-il, que je n'ai trouvé rien meilleur que de suivre le conseil de Dieu, ses édits, statuts et ordonnances et en regardant quel était son vouloir, j'ai trouvé que, par testament dernier, il a commandé à ses héritiers qu'ils eussent à manger le pain au labeur de leur corps et qu'ils eussent à multiplier les talents qu'il leur avait laissé pour testament. » Il cite dix fois le texte de Saint Paul, « que chacun, selon qu'il aura reçu des dons de Dieu, en distribue aux autres. » Il lui faut donc révéler les beaux secrets de nature qu'il a découverts. L'idée du premier de ses livres lui vint un jour qu'il se promenait près de Saintes au bord de la Charente. Il était triste. Il songeait aux misères du temps, à la guerre, aux persécutions, aux tumultes qu'on venait de traverser quand, tout d'un coup il entendit des jeunes filles dans la prairie, sous les « aubarées », qui chantaient un psaume. C'était un psaume qui célèbre la création :

« L'éternel s'enveloppe de lumière comme d'un manteau,
La terre est rassasiée du fruit de ses œuvres ;
Il fait germer l'herbe pour le bétail
Et les plantes pour les besoins de l'homme,
Afin que la terre produise de la nourriture,
Le vin qui repaît le cœur de l'homme
Et fait plus que l'huile resplendir son visage,
Et le pain qui soutient le cœur de l'homme. »

Alors, saisi par la douceur et l'harmonie des voix, par le beau sens de ce psaume admirable, il conçut le projet d'édifier un jardin si beau qu'il serait comme un résumé de la création, et, en même temps, puisque les élus de Dieu seront toujours traqués et persécutés, auprès de ce jardin, un palais, une cité de refuge pour le peuple toujours menacé de ses frères. Son livre naît ainsi de l'abondance de cœur ? C'est — il faut en citer le titre — la « Recette admirable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à augmenter et multiplier leurs trésors, — « item », ceux qui n'ont jamais eu connaissance des lettres pourront apprendre une philosophie nécessaire à tous les habitants de la terre, — « item », en ce livre est contenu le dessin d'un jardin autant délectable et utile d'invention, qu'il en fut jamais vu, — « item », le dessin et ordonnance d'une ville de forteresse, la plus imprenable que l'homme ouït jamais parler, composé par maître Bernard Palissy, ouvrier de terre et inventeur des rustiques figulines du Roi ». Quel programme ! Palissy, Rousseau,

Fourier, Proudhon, tous ces autodidactes sont les mêmes hommes. Toujours quelque espoir utopique se mêle à leur pensée : il leur semble que leur science à eux va enfin changer la vie et qu'ils ont découvert les îles bienheureuses où se fera le bonheur de l'humanité.

Résistance Ouvrière, n°20, 5 avril 1945

III. — *Celui qui pensait avec ses mains.*

Vers la fin de sa vie, en 1575, il fit mettre des affiches par les carrefours de Paris pour « appeler les médecins et les savants ». Il promettait de leur monter en tyrois leçons tout ce qu'il avait connu « des eaux, des fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels et des salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux, avec plusieurs autres excellents secrets des choses naturelles »... Toute ses pièces rares qu'il avait trouvées au cours de ses recherches et de ses voyages étaient réunies en « cabinet » qu'il appelait sa petite académie et qu'il tenait ouvert à tous les curieux, prêt à donner toujours et inlassablement des explications.

Les « discours admirables » ne sont que le développement de ces conférences. Il écrit comme il parlait sans doute. L'esprit qui se joue si divinement dans un essai de Montaigne et allume tout au long de la phrase des étincelles comme un follet insaisissable, si bien que la page, à mesure que nous la lisons, semble grésiller sous nos yeux, ne paraît guère ici. La saveur vient d'ailleurs. C'est vraiment Caliban qui parle. Il s'amuse quelques fois ; il conte des fables. Je rappellerai la fable des outils. Le compas, la règle, l'équerre, le plomb, le niveau, la sauterelle, l'astrolabe disputent sur leur précellence. Mais maître Bernard intervient : « Il ne vous appartient, dit-il, ni honneur, ni prééminence. L'honneur appartient à l'homme qui vous a formés. » Il s'ensuit un grand charivari. Tous les instruments de mesure, également indignés, proposent de mesurer la tête de l'homme et sa folie. Et commence une autre fable. Bernard lui-même se charge de la mesure. Il examine successivement les têtes et les folies d'un marchand limousin, d'une jeune élégant, d'une coquette, d'un chanoine, d'un président de chapitre, d'un conseiller de parlement, persécuteur des réformés. Et, naturellement, parce qu'il a lui-même ses folies, c'est ce dernier qui lui paraît le plus fou, ce simoniaque qui perd pour la délectation de son ventre un règne éternel... » Mais la pensée tenace de maître Bernard, à travers toutes ces fables, retrouve toujours son chemin.

« Le tout est d'aimer et de regarder indéfiniment quelque objet. Regarder et savoir voir. C'est le don des grands savants, des grands poètes, des cœurs riches et vigoureux. » Le dieu des rencontres m'a fait tomber sur cette phrase de Barrès tandis que je relisais les œuvres de maître Bernard. Son génie ne fut que cette longue attention, cette intensité du regard. Cette longue contemplation a fait l'unité de son âme et de sa vie. Il a aimé et regardé indéfiniment la terre comme la matière de son art, l'objet de sa science, la nourrice de ses frères les hommes, la création de son Dieu.

Une expression révélatrice revient souvent dans ses essais ; il parle souvent de la « matrice de la terre ». Il croit au récit de la genèse, à la fable des six jours, puisqu'il doit y croire. Il est vrai que la terre a été donnée une fois pour toutes aux hommes. Mais la terre, explique-t-il, n'est pas « oisive » ; elle est animée à jamais d'une vie intérieure et profonde qu'il reste aux hommes à reconnaître et à mettre en œuvre.

La fraîcheur du monde ne passe pas. Ce travail éternel, cette maternité continue est l'exemple que Dieu constamment nous met sous les yeux. Bernard Palissy le rappelle d'abord aux paysans pour les préserver de leurs routines. La misère de l'agriculture et de la terre qu'il voit autour de lui et qui l'afflige n'a pas d'autre cause que cette absence de réflexion des paysans qui ne savent que « violer et avorter la terre ».

Des arbres il parle avec éloquence plus émouvante que Ronsard lui-même. Il les voit comme des

hommes qu'il ne faut pas meurtrir. Les bûcherons mêmes ne savent pas couper le bois. Ils « laissent le troncs tout fendus, brisés et éclatés ». A qui rirait de de sa pitié et de ses plaintes, il répond : « C'est le naturel des sots et des ennemis des sciences... Si un chirurgien entend son art, il se dira soudain que celui qui a eu le bras coupé par le glaive tranchant est beaucoup plus aisé à guérir que l'autre. Semblablement je te puis assurer qu'une branche d'arbre coupée par science, la plaie de l'arbre sera beaucoup plus tôt guérie que non pas celle qui par violence et inconsidérément sera froissée. »

Il assiste à la vie des choses avec la sympathie qui fait les grands poètes et et conte l'histoire d'une vigne qu'il aperçut un jour « chargée à la mort », parce qu'on lui avait laissé plus de rameaux que de coutume et qu'on la voulait arracher après la vendange. Mais cette peine nécessaire des hommes et ds choses ne le désespère pas. C'est un ouvrier de bon sens et courageux. Après la peine, le plaisir. Tandis qu'il dressait le plan de son jardin exemplaire, il lui semblait déjà proprement y être et il y était, dit-il en ravissement d'esprit. Adam n'était pas plus heureux dans le premier jardin. Les hommes retrouveraient le bonheur si, moins cupides et moins ambitieux, ils s retiraient au travail de la terre qui est chose juste devant Dieu. Il en veut à ces paysans qui n'ont pas d'autre rêve que de faire de leur fils un monsieur. Pour lui, son cœur fidèle est resté à la terre, il en est toujours à tenir « les plus petits gittes des arbres et des plantes, voire les plus méprisées, en plus grande estime que non pas le minières d'or et d'argent ».

Et sa science et son art ne sont qu'une autre forme du même amour. Sa science n'est que la reconnaissance du travail de Dieu dans les choses, son art n'est que l'imitation de ce travail. « Car il n'y a chose en ce monde où il y ait perfection qu'aux choses du Souverain ». Si bien qu'il nous faut prendre exemple de ces « beaux formulaires », si nous voulons atteindre à la même perfection. Rien n'est aussi beau que la nature même. Ainsi s'expliquent ses émaux, ses moulages d'herbes, de coquilles, d'animaux, d'hommes même, se fontaines, ses grottes où la profusion de détails exprime seulement l'abondance de son amour. « Je n'ai pas, s'écrie-t-il magnifiquement, d'autre livre que le ciel et la terre, lequel est connu de tous, et est donné à tous de connaître et lire ce beau livre... Les sciences se manifestent à ceux qui les cherchent. » Il regarde avec intensité et, parce qu'il regarde ainsi, il devine. Il écrase, égrène, triture, soupèse la terre dans ses mains. Il la crible entre ses doigts, et toujours avec la même espérance d'en découvrir enfin la vie mystérieuse. Il n'y a pas une terre, il y a des milliers de « nature de terre ». Il sait d'elle tout ce que l'expérience seule peut enseigner, ce que se doigts de potier ont retenu. Les terres argileuses des Ardennes ne sont pas les terres argileuses de Paris, et celle de Chaillot n'est pas celle de Gentilly. Il ne lui faut pas moins de dix pages pour en dire ls diverses qualités ? Telle, sableuse, blanche et maigre, a besoin d'un grand feu ; telle, vaine et lâche, pète à la première flamme ; telle est grosse et spongieuse, telle est alise et poreuse, telle est visqueuse et si fine qu'elle se laisse allonger comme une corde, telle est nette, subtile et déliée... C'est le poème de l'argile.

Résistance Ouvrière, n°21, 12 avril 1945

IV. — *Sa vie pure et grave prête à la légende*

Il continue de regarder et sa réflexion s'élève et s'élargit. Il devine les principes et les lois de la science qui n'avaient pas alors seulement de nom, la physique, la chimie, la géologie, la paléontologie. Il entrevoit le principe de la dilatation. Il a expliqué ce mouvement perpétuel d'évaporation et de précipitation qui se fait de la terre au ciel et du ciel à la terre, les sources, les pluies. Il comprend l'arc-en-ciel et soupçonne la théorie de la décomposition de la lumière. Il a l'idée de la cristallisation de l'attraction. Il affirme l'immutabilité des métaux. Il explique l'origine véritable des « pierres monstrueuses », des fossiles comme nous dirions aujourd'hui. Ce merveilleux potier porte dans sa tête un *De natura rerum*, il croyait avoir découvert l'agent unique de ces transformations continues, de cette gésine éternelle de la terre. C'était une eau générative qu'il

distinguait de l'eau commune. Cette eau créée de Dieu était comme un cinquième élément. C'est elle qui faisait germer et grandir les plantes, durcir et s'accroître les os de l'homme et des bêtes, se congeler les pierres, se rassembler au long du temps les métaux dans les abîmes de la terre. Dieu s'était réservé cette puissance « de faire végéter toute plante et toute chose ». Et c'est ce qui rendait si vaine la prétention des alchimistes de fabriquer l'or et l'argent. Ils entreprennent contre la gloire de Dieu. Car, disait maître Bernard, « c'est à l'homme de tirer le grain d'avec la paille, le son d'avec la farine, et de la farine d'en faire du pain et de pressurer les grappes pour en tirer du vin. Mais c'est à Dieu de leur donner le croûte, la saveur et la couleur ». Quand il mourut, il légua à Pierre de l'Estoile la plus belle pièce de son cabinet, « une pierre qu'il assurait être une tête de mort que la longueur du temps avait transformée en pierre ».

C'était là, expliquait-il, « sa pierre philosophale à lui ». Il y admirait le travail même de Dieu, un résumé des transformations qui s'opèrent dans la nature, selon son ordonnance. Comprendre comment avait pu s'accomplir cette pétrification était la vraie philosophie.

Ainsi tâtait-il en ténèbres. Si la part de l'erreur est grande encore dans ses propos, il n'importe. Les résultats dans une telle vie comptent moins que les recherches. Nous y voyons naître et se faire la science. L'esprit scientifique, partout répandu désormais, serait moins vaniteux et moins bête, si enseignement et la critique enseignaient partout l'histoire des sciences autant que la science même. On ne fera pas de nouveaux savants en n'enseignant que les formules acquises. C'est comment on est parvenu à ces formulations, vraies ou fausses, qu'il faudrait enseigner. Nous avons à transmettre une curiosité, le mouvement d'un combat, non pas un bien acquis, un ordre établi, une mémoire satisfaite et comblée. La part de l'erreur dans l'œuvre d'un savant n'est peut-être pas moins édifiante que la part de la vérité. On aime à penser que Descartes, dans le même temps qu'il était à la recherche d'une méthode pour découvrir la vérité dans les sciences, était affilié à la secte des Rose-Croix. Ces hésitations du génie même ont, après tout, quelque chose de réconfortant et de consolant pour la « marmaille d'hommes » que nous sommes. Elles ne nous encouragent pas moins que ses victoires.

L'amour-propre a toujours quelque dernière retraite. Celui qu'il considérait comme le plus beau de ses secrets, Palissy le garda pour lui, le secret de ses émaux. En ce point seulement ce huguenot manqua à la maxime de saint Paul qui lui commandait de « communiquer tous ses talents ». On a, pour l'en excuser, allégué le travail, la tradition, les habitudes du temps. Simplement ce saint était encore un homme. Lui-même explique seulement que son art d'émailleur est un art de luxe et n'intéresse pas le bien public et qu'il faut donc, pour lui garder son prix, en interdire la mécanisation et la vulgarisation. Cela fait entre lui-même, Pratique, et Théorique, son adversaire, une assez jolie comédie. Palissy veut bien énumérer tout ce qui entre dans ses émaux : étain, plomb, fer, antimoine, saphre, cuivre, salicor, cendre gravelée, litarge, pierre de Périgord. Mais il ne résout pas à indiquer de chaque matière la dose. Ce sont ses fautes mêmes qui la lui ont apprises. A Théorique de les commettre à son tour. Sinon, « il aurait trop bon marché de la science et ce serait la cause de la lui faire mépriser ». C'est là que se passe le pathétique et si simple récit des misères que Palissy endura pour son art. Mais Théorique insiste encore. Un mot malheureux lui échappe. Il qualifie l'art de terre d'art mécanique. Voilà maître Bernard sauvé. Il a cette fois une trop bonne raison de se taire. Théorique « est indigne d'entendre rien du secret de son art ». Car « le gouvernement de feu ne doit pas être comparé à la mesure des arts mécaniques ». Et le gouverneur du feu a emporté son secret « en la fosse ».

La fin de cette vie pure et grave prête encore à légende. Il mourut à la Bastille où la Ligue l'avait jeté. Le roi, selon un récit de d'Aubigné, l'aurait pressé d'abjurer. « Mon bonhomme, lui aurait-il dit, si vous ne vous accommodez pas pour le fait de la religion, je suis contraint de vous laisser entre les mains de mes ennemis ». Et Palissy aurait répondu : « Sire, j'étais bien tout prêt à donner ma vie pour la gloire de Dieu ; si c'eût été avec quelque regret, certes il serait éteint en ayant ouï prononcer à mon grand roi : je suis contraint. C'est ce que vous et ceux qui vous contraignent ne pourrez jamais sur moi, parce que je sais mourir. » L'Estoile, de son côté, raconte : « En ce même an (1590) mourut, aux cachots de la Bastille de Bussi, maître Bernard Palissy, prisonnier pour la religion, âgé

de quatre-vingts ans, et mourut de misère et mauvais traitements, et avec lui trois autres pauvres femmes détenues, prisonnière pour la même cause de religion, que la faim et la vermine étranglèrent...Ce bon home, en mourant, une pierre qu'il appelait sa pierre philosophale. La tante de ce bon homme qui m'apporta la dite pierre, y étant retournée pour voir comment il se portait, trouva qu'il était mort, et lui dit Bussi que, si elle le voulait voir, qu'elle le trouverait avec ses chiens sur le rempart, où il l'avait fait traîner comme un chien qu'il était. »

Résistance Ouvrière, n°22, 19 avril 1945

Bernard Palissy, l'expérimentateur

Par Philippe-Jean Catinchi et Josyane Savigneau, *Le Monde*, 31 juillet 2008

Dans le brasier de son four, en 1540, Bernard Palissy retrouve le secret des faïences italiennes. Esprit indépendant, curieux de tout, il s'intéresse à la Réforme, se convertit et le paie de sa vie. Selon l'époque, on célébrera l'artiste ou "le génie persécuté par l'Église".

L'homme est en nage, hirsute, à moitié nu, diable rougi par le feu qu'il alimente sans relâche. Nouveau damné, il n'écoute et ne voit rien que l'ardeur du brasier. Comme le miroir de la flamme dévorante qui l'anime. Les voisins s'indignent de ce fou qui sacrifie ses meubles, démonte son plancher, oublie ses charges de famille - deux enfants, petits et tétanisés par la scène, font bien dans le décor, effacés par la fièvre paternelle. Qu'importe ! L'homme est obnubilé jusqu'à la possession par la clé du mystère scientifique qu'il entend percer. D'autres le soupçonnent même de quelque mauvaise action. Fausse monnaie ? La fournaise de sorcier le suggère, si on exclut la prémonition du bûcher promis aux suppôts de Satan comme aux hérétiques.

C'est ainsi que les vignettes des manuels scolaires ont popularisé la figure de Bernard Palissy (1510-1590). Aventurier de la création artistique, martyr de la soif de savoir. Et si la scène paroxystique est excessive, tout n'est pas faux dans cette présentation d'un homme dont le martyre n'est pas qu'une fable édifiante pour les bancs de l'école.

On le dit né à Saintes, ou à Saint-Avit, plus probablement à La Chapelle-Biron, haut lieu de la poterie et de la tuilerie à proximité d'Agen. Selon le chroniqueur La Croix du Maine, l'information la plus fiable, comme la plus ancienne (1585), le donne pour "*natif du diocèse d'Agen en Aquitaine*". Bernard Palissy est surtout connu comme un artiste céramiste un peu fou qui redécouvrit le secret de la cuisson des poteries émaillées. Ce qu'on sait moins, c'est que l'artisan inventif est arpenteur-géomètre de métier. S'exerçant tour à tour à la "*pourtraiture*" et à la "*vitrerie*", Palissy doit peut-être à ce départ professionnel de peintre-verrier la diversité de ses entreprises. Ses imprudences comme ses intuitions aussi.

S'il ne reçoit qu'une éducation fort rudimentaire, il se forme, en homme du temps, par ses voyages et ses errances, qui le conduisent ainsi sur les routes de Guyenne, Armagnac, Saintonge et Poitou, et ne cessent que le temps d'un séjour en Béarn.

Fixé à Saintes en 1539, Palissy ouvre un atelier dans une tour du rempart de la cité. Guidé par ses seules connaissances et une foi absolue en l'expérimentation, il cherche à retrouver le secret des faïences italiennes qui rencontraient alors une faveur immense. Ce qui ne l'empêche pas, arpenteur-géomètre toujours, de lever le plan des marais salants de Saintonge pour l'établissement de la gabelle. Autodidacte, mû par une curiosité farouche des choses de la nature, cet esprit indépendant s'attache à la cause de la Réforme, qui gagne la province vers 1544. Il se convertit bientôt au protestantisme, en 1546. Le moment est périlleux. En Saintonge comme ailleurs, aux derniers jours du règne de François I^{er}.

Philibert Hamelin, ancien prêtre arrêté pour son passage à la Réforme, part alors, sitôt relâché, pour Genève, comme libraire et imprimeur, et n'en revient, à sa demande, que missionné par Calvin pour prêcher la parole du réformateur et chercher le martyr qui effacera le ralliement de façade au catholicisme romain qui lui avait permis d'être élargi. Avant qu'il ne soit exaucé - il est pendu à Bordeaux au printemps 1557 pour avoir baptisé un enfant dans la foi réformée -, Hamelin nomme Palissy responsable de la petite communauté réformée que celui-ci avait contribué à animer et dont il était depuis près de dix ans l'un des prédicateurs.

Ainsi, si les recherches de Palissy lui valent la misère, ses convictions religieuses, dont il se fait l'apôtre, l'entraînent en prison. Déjà visé par un arrêt ordonnant sa prise de corps en septembre 1558, il est arrêté au lendemain des troubles iconoclastes qui agitent Saintes en 1562. Incarcéré à la Conciergerie de Bordeaux, il n'en sort que sur l'intervention du connétable Anne de Montmorency, qui lui accorde in extremis sa suprême protection. L'édit d'Amboise du 19 mars lui vaut un fulgurant élargissement le 24 mars et une libération définitive moins d'un mois plus tard.

Montmorency, que Palissy comptait depuis plus de dix ans au nombre de ses clients et qui fut peut-être à l'initiative de la visite que le roi Henri II rendit dès 1555 à l'atelier de Saintes, le couvre d'un brevet d'"*inventeur des rustiques figulines du Roy*", qui lui permet de gagner La Rochelle. C'est là que Palissy, "*ouvrier de terre*", publie, en 1563, la *Recepte véritable, par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier et à augmenter leurs thresors*. Il la dédie au fils de son protecteur, le maréchal François de Montmorency, plus favorable aux protestants que son esthète de père.

Bernard Palissy gagne bientôt Paris à l'invitation de la reine mère Catherine de Médicis. En 1567, il est reconnu émailleur du roi Charles IX. Le voilà associé aux chantiers de ses protecteurs, du château d'Ecouen au palais des Tuileries, où il décore une grotte pour la reine Catherine, en 1570. Désormais, il est établi faubourg Saint-Honoré. Son statut d'artiste royal lui vaut, malgré sa foi jugée hérétique, d'échapper au massacre de la Saint-Barthélemy le 24 août 1572. Par prudence, l'artiste part cependant s'installer à Sedan, terre du duc de Bouillon, acquis à la Réforme, où il a toutefois, libre esprit impénitent, quelques démêlés avec le consistoire du lieu. Revenu dans la capitale en 1576, Palissy y assure un cours public, inauguré en fait lors du carême 1575, sur ses recherches et ses observations. Il met en avant, pour la recherche scientifique, le primat de l'expérience. Le jeune Francis Bacon suit très certainement, dès 1578, ces conférences, dont l'esprit se retrouve dans son grand oeuvre philosophique, inachevé, l'*Instauratio Magna*.

C'est en 1580 que Palissy publie la somme de ses expérimentations, ses *Discours admirables de la nature des eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels & salines, des pierres, des terres, du feu & des emaux... Plus un traité de la marne*. Est-ce enfin l'heure d'une pleine reconnaissance ? Les guerres du temps vont en décider autrement.

En 1585, l'édit de Nemours ne donne que six mois aux huguenots pour choisir entre l'abjuration, donc le retour à la foi romaine, et le chemin de l'exil. Palissy, qui a décidé de rester à Paris sans renoncer à sa foi, se cache, délaissant le faubourg Saint-Germain pour la rue des Maretz, dans le quartier qui en a gardé le nom - aujourd'hui le Marais. Arrêté en décembre 1586, il est condamné au bannissement, sous peine de la corde.

La protection royale, déjà bien peu fiable, ne joue plus quand la Ligue entre en dissidence face au roi Henri III. Repris chez lui rue de Vaugirard, après la journée des Barricades qui chasse le Valois de sa capitale, le 13 mai 1588, Palissy est condamné à être "*pendu et étranglé et son corps réduit en cendres pour cause d'hérésie*". Un appel suspend la sentence, mais de la Conciergerie à la Bastille, le vieillard ne connaîtra plus de levée d'échou. Oublié dans son cachot, il meurt fin 1590, tandis qu'Henri de Navarre entreprend de conquérir sa capitale pour devenir Henri IV. Pleuré par quelques rares amis fidèles comme le grand audientier à la chancellerie de France Pierre de L'Estoile, dont le *Journal* dit assez la douleur : "*En ce mesme an, mourut aux cachots de la Bastille de Bussy, Maître Bernard Palissy, prisonnier pour la religion, âgé de 80 ans ; et mourut de misère, nécessité et mauvais traitement*." Jusqu'à rapporter que, à une parente qui demandait à voir son corps, le gouverneur de la prison répondit "*qu'elle le trouveroit avec ses chiens sur le rempart, où il l'avoit fait traîner comme un chien qu'il estoit*".

Restait à faire de cette trajectoire hors du commun un mythe laïque. La geste palissienne s'affirme quand les Encyclopédistes, férus de Vitruve, découvrent en l'artisan céramiste un disciple du théoricien romain et le type même du "*génie persécuté par l'Eglise*". Le martyr de la Bastille séduit autant les révolutionnaires et, si la postérité du XIX^e siècle célèbre surtout l'artiste, jusqu'à définir un "style Palissy" dont relèverait sans grande rigueur tout fragment de poterie vernissée, les tenants de l'Art nouveau comme des Arts déco annexent plus justement la mémoire du Saintongeais.

Une faible consolation à l'heure où l'école qui fit la fortune de l'expérimentateur fou a renoncé à célébrer ce magnifique spécimen d'homme de la Renaissance partant pour toutes les aventures du savoir.
